

Abelle de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS PUBLISHING CO. LIMITED.

323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Address at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 50 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

De 6 juin 1910. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N. O., La. Fahrenheit Centigrade

L'Exposition de Panama.

Si les détracteurs de la Nouvelle-Orléans s'étaient aujourd'hui à parler d'une façon déobligeante de notre ville et de sa population, la campagne qu'a entreprise celle-ci et qu'elle mène avec une activité vraiment prodigieuse pour que l'Exposition de Panama ait lieu ici, leur donnerait tort.

Depuis deux ou trois mois qu'a commencé cette campagne, il n'est rien épargné, en efforts ni en dépenses d'argent pour qu'elle obtienne le succès qu'il lui veut. C'est d'abord une visite qu'une députation de nos citoyens les plus en vue a faite à Washington, venue au cours de laquelle le Président des Etats-Unis, le Président de la Chambre des Représentants du Congrès et d'autres hauts personnages ont été vus et dont l'appui a été sollicité.

Peu de temps après, l'Assemblée Générale de notre Etat se rendait en corps dans la Capitale fédérale dans le but encore de plaider la cause de la Nouvelle-Orléans ; et maintenant que propagande se fait en et hors de l'Etat qui portera fruit, on n'en saurait douter, si le Congrès, à l'heure suprême, quand viendra le moment de faire choix du site, ne cède à aucune influence politique et fait son devoir avec impartialité.

Il est des gens qui doutent de bien qui résultera de l'Exposition et dont nous profiterons si elle a lieu ici, le témoignage des financiers et des banquiers de la ville de St Louis, le plus probant qui soit, dissiper leur doute. Ces messieurs assurent, chiffres en mains, que la ville de St Louis après que s'y fut tenue l'Exposition Universelle de 1904, vit d'abord sa population s'accroître très notablement, puis venir à elle des capitaux.

Les hôtels, construits en prévision de l'Exposition, prospèrent pendant la durée de l'Exposition et ne ferment plus leurs portes. St Louis est une grande ville dont les ressources n'étaient peut-être pas alors toutes utilisées, et bien des visiteurs qu'il avait attirés l'Exposition crurent

l'occasion bonne pour les exploiter et, dans ce but, ils y élurent domicile.

On a tort de croire que plus un centre est peuplé, plus le coût de la vie y est cher. Plus les consommateurs sont nombreux, plus abondant aussi est l'approvisionnement des articles de nécessité première. Le luxe y est plus grand, certes, mais les tortues ne le dédaignent pas et en jettent, sans nuire à la modeste aisance des classes ouvrières.

Travaillons donc tous à grossir le fonds capital de la Compagnie de l'Exposition en y apportant une contribution mesurée à nos moyens. L'heure des semailles a sonné, celle de la moisson sonnera à son tour, gardons-en l'espoir. Et si cet espoir était déçu, nous aurions la très grande satisfaction d'avoir fait notre devoir, alors que d'autres auront mécompté le leur.

LA Musique chinoise.

Ni "Le Cheval de bronze", d'Anber, ni même "Le Voyage en Chine", de Bazin, ne nous en avaient appris grand-chose. Merci donc à M. Louis Leloy, pour l'original et précieux petit livre, tout plein de savoir et de poésie, qu'il vient de consacrer, dans la collection des "Musiciens célèbres," au génie musical du Céleste Empire.

Bien des siècles avant notre ère, un souverain de la Chine envoya, dit-on, son ministre de la musique à la recherche des plus beaux sons. Très loin, dans une vallée perdue, le voyageur trouva des bambous merveilleux. Il coupa l'une des tiges et l'approcha de ses lèvres : le son qu'elle rendit était celui de sa propre voix "or-qu'il parlait sans passion". Alors deux oiseaux, deux phénix, mâle et femelle, vinrent se percher sur un arbre voisin. L'un chanta six notes, y compris celle du roseau ; l'autre, six notes différentes. Le ministre tailla onze bambous encore, donnant les notes entendues. Puis, il revint, rapportant à son maître les douze signes sonores. On les nomma "ju", ce qui signifie lois.

Fixés d'abord en des cloches de bronze, les douze notes passèrent plus tard en des tubes ou chalmes. Cinq d'entre elles furent choisies et, partant d'un degré quelconque de l'échelle chromatique, mais se suivant toujours par intervalles invariables, elles formèrent la gamme et les modes nationaux. Le nom de chacune, pris plus que sa place, ne change. La première s'appelle "koung", le palais ; la seconde, "cheng", la délivération ; la troisième, "kio", la corne ; la quatrième, "chen", la manifestation, et la cinquième, "yu", les ailes.

"Et ceci" — qui est fort mystérieux — "se passait en des temps très anciens." Depuis, quelques nouveautés ont été introduites. La gamme de cinq notes a reçu deux notes complémentaires, mais plutôt regardées jusqu'ici comme accessoires ou agréments. Et les sujets du Fils du Ciel n'ont pas non plus abandonné tout fait pour nos pianos et nos violons modernes les instruments d'autrefois, interprètes et confidentes de leur rêve millénaire.

L'un des plus primitifs est un groupe, ou "jeu" de pierres, de pierres de jade choisies et taillées ingénieusement. Confucius en jouait, dit-on, et si bien qu'un passant, l'ayant entendu, s'écria : "Qu'il a de cœur, celui qui frappe ainsi !" D'autres engins sonores sont en usage là-bas. Sans parler d'un petit

instrument fait de terre cuite ou de porcelaine, ayant la forme de la moitié d'un œuf, c'est le gong et les cymbales, les tambours, grands et petits, c'est la flûte et le "che", ou cithare, et surtout c'est une espèce de luth, appelé le "kin".

La musique en Chine est religieuse, populaire, dramatique, et même familière, ou "de chambre". Elle accompagne la plupart des actes, profanes ou pieux, officiels ou privés, de la vie. Musique de Cour et musique d'église, ou de temple, chant des voix, son des "jeux" de cloches ou de pierres, se mêlent à la récitation et à la danse pendant que, devant l'autel de Confucius, l'Empereur offre des prières et des présents, des fruits, du vin, des viandes, de l'encens et des pièces de soie.

Après l'arrivée et longtemps que de pantomime et de danse, le théâtre chinois est devenu lyrique vers le huitième siècle avant notre ère. C'est alors que l'empereur Yuen-Toung décida de fonder une école dramatique appelée d'un nom mystérieux et que la tradition a conservé, "Le Jardin des Poiriers". Et maintenant, dit-on, l'opéra chinois est chargé, surchargé de musique. Instrumental et polyphonique avec fureur, il pratique le "tout à l'orchestre" et la parole y est à grand-peine entendue. Cet opéra ne me paraît pas extrêmement éloigné du nôtre.

Mais le dilettante chinois se plaît aussi, peut-être davantage, à de plus intimes concerts. Le luth, ou le "kin", en est l'instrument par excellence. Tout nous atteste son rang, son prestige et sa valeur ; tout, jusqu'à la poétique nomenclature des diverses parties qui le forment, jusqu'au style, à la méthode, aux dispositions prescrites pour en jouer bien. Les cordes sont de soie, la caisse est de bois laqué noir. Deux échancrures se nomment les reins et le cou ; deux cavités de la table inférieure représentent "le dragon" et "le bassin du phénix".

Un esprit, une âme habite entre les planchettes sonores, une âme "limpide", et, pour qu'elle s'éveille et chante, l'âme de l'artiste et celle des lieux mêmes lui doit ressembler. "Trouver pour jouer du luth un lieu de limpide, ce n'est pas difficile. Mais le son vient du cœur. Pour que les doigts exécutent leur office, il faut se trouver dans une disposition harmonieuse. Si la disposition est harmonieuse, l'âme possède de la limpide, pour avoir un son limpide, on lave la souillure de l'humour, on défend l'ardeur des sentiments ; de dessous les doigts on balaie toute passion et sur la corde on fait régner la pureté." C'est le rayon clair dans l'eau profonde. Le sage qui possède la raison doit y parvenir sans effort.

Voilà des choses que peut-être, dans les Conservatoires, on ne ferait pas mal d'enseigner. L'idée ou l'idéal chinois de la musique paraît être le plus noble et le plus pur, le plus raisonnable aussi que depuis les Grecs on peut-être avant eux — aucune race ait conçue. Tout de la musique, et tout en elle, son origine, sa nature, sa mission, ou sa vocation, et son empire, a gardé là-bas à travers les siècles le signe d'une spiritualité supérieure et que nous avons trop oubliée. Le "Mémorial de la Musique", introduit dans le "Mémorial des Rites", ou "Li-Ki", un siècle avant notre ère, mais que l'on croit avoir été rédigé beaucoup plus tôt, pose d'abord ce principe : "Si une note se produit, c'est dans le cœur humain qu'elle a pris naissance." Et du coup, du premier coup, voilà réprouvée la doctrine, fondée entre

toutes, de l'art pour l'art et d'une musique insensible, inexpressive, égoïste et vaine, faisant de soi-même son unique et misérable fin.

Mais il y a plus encore. Si toute musique nait d'une émotion, toute musique provoque une émotion en retour. "D'une part, écrit un commentateur, le cœur humain excite la musique, dont les sons naissent en raison de son action ; d'autre part, la musique excite le cœur humain, dont les dispositions changent conformément aux sons musicaux." Il se forme ainsi comme une chaîne sans fin, un commerce perpétuel entre le son et l'âme, entre les forces du son et les forces de l'âme, dirait le regrettable Charles Lévêque, et c'est là tout l'être de la musique, toute sa beauté, toute sa vertu.

Création de l'âme humaine, la musique est encore un don royal. Institution d'Etat, le peuple la reçoit du souverain. Elle est le fait du prince, et son bienfait aussi. La dynastie des Yin, du dix-huitième au douzième siècle avant notre ère, avait établi la musique Ta Kou (la grande protection). Pendant les quatre siècles suivants, sous l'autorité des Tcheou, régna la musique Ta-Ou (le grand courage). Les hymnes du "Livre des vers" passent pour avoir été composés par les empereurs des vieux âges. "Ils en ont disposés les sons par principes. Ils ont fait en sorte qu'ils fussent suffisants pour donner la joie, mais sans licence ; que les paroles fussent suffisantes pour exprimer le sens, mais sans prolixité ; que les strophes et les divisions, la multiplicité et la rareté des sons, leur modulation et leur plénitude, les interruptions et les reprises, fussent suffisantes pour toucher le cœur dans ce qu'il y a de bon, et rien de plus."

Les temps, comme les lieux, sont divers et les maîtres de l'Occident moderne ont été rarement pour lui des maîtres de musique. "La romance dite de Marie-Antoine n'est pas authentique. "Partant pour la Syrie" n'eut en France qu'un règne de peu d'années et je ne sache pas que certain "Hymne à l'Egip", œuvre d'un compositeur impérial, soit devenu le type ou le "cason" de l'art musical allemand.

Principe et don de vertu, la musique chinoise était pour chacun et pour tous. Avec l'ensemble des formalités ou des cérémonies qu'on nomme les "rites", non moins précieux et non moins efficaces qu'elle-même, elle se partageait le soin de la morale publique et privée. Les rites ordonnaient les dehors de la vie, la musique en règle le dedans. "Les rites prescrivait à l'homme les attitudes qui conviennent à son rang et à sa situation ; la musique atteint son cœur !"

Sous l'une et l'autre influence, tout prospère et s'accorde. Le monde physique même obéit à ce double pouvoir. "Lorsqu'un grand homme institua la musique et les rites, alors le ciel et la terre se rendirent heureux de leur accord ; les principes mâle et femelle se révisèrent mutuellement ; l'influence spirituelle et l'influence matérielle protégèrent et développèrent les dix mille êtres. Ensuite les herbes et les arbres furent luxuriants ; les poissons et les oiseaux se multiplièrent ; les plumes et les ailes battirent ; les cornes et les ramures naquirent ; les insectes brillèrent et reprendraient vie... C'est la musique qui en décide ainsi."

Ainsi, reprendrons-nous à notre tour, ainsi rien n'échappe à ces spéculations, morales ou cosmiques, pour le moins aussi vastes que celles de l'antiquité pythagoricienne, et dans la pensée ou le

rêve de l'Orient comme dans celui de la Grèce, "l'éthos" de la musique embrasse et régit tout l'univers.

Si nous revenons, si nous redescendons maintenant à la musique réelle, à la seule musique, nous allons voir avec quelle profondeur et quelle agilité la foi, les prétendus Barbares, il y a des milliers d'années, l'avaient conçue. Sans mépriser la science, ou la technique, ils ne lui donnaient pas la première place. Plus loin, plus avant que la matière et la forme, ils allaient chercher l'esprit. Dans les cérémonies, le maître, ou le professeur, "regarde le Nord", c'est-à-dire occupe le dernier rang. Le côté du Sud est réservé au "sage". D'après une triple et subtile distinction, "ceux qui connaissent les sons et ne connaissent pas les notes, ce sont les animaux. Ceux qui connaissent les notes et ne connaissent pas la musique, ce sont les hommes ordinaires. Seul, le sage peut connaître la musique."

Ainsi la musique est autre chose, plus que les sons et les notes mêmes. Il convient, pour qu'elle soit parfaite, qu'elle n'abuse pas des moyens ou du matériel sonore. "La plus grande musique est toujours simple ; les plus grands rites sont toujours modérés. L'excellence de la musique ne consiste pas à pousser les notes à bout". Un vieil hymne, très vénérable, parait-il, aux sons d'un luth percé, pour faire moins de bruit, et je ne sais quel Empereur ordonna de couper la moitié des cordes d'une cithare, qui l'avait trop violemment ému.

Nul excès dans la musique ; aucun excès de musique ; rien et que jamais elle n'abuse de rien et que jamais on n'abuse d'elle. "Si y a trop de musique, il y a licence." Oh ! la belle, salutaire pensée, et comme il faudrait l'écrire, celle-là, non seulement au fronton des conservatoires et des théâtres lyriques, mais sur les portes de nos maisons, à tous les étages ! Car il y a trop de musique aujourd'hui. Il y en a trop dans nos salons, trop (et laquelle) dans la plupart de nos églises, trop dans nos concerts, trop dans nos symphonies, dans nos opéras, en un mot, dans notre musique même, et tout entière. Aussi bien, quand je parle de la nôtre, j'entends également celle d'autrui : tous les auditeurs d'une symphonie de Gustav Mahler ou d'une "Salomé" ne me démentiront pas.

Parlant du luth chinois, le délicat historien de la musique chinoise en a béli la douceur. "La gravité suave de la soie chantante au-dessus du bois noir." Et dans une bien jolie page, achevant d'étudier cette musique du luth, il ajoute : "Elle est l'œuvre du silence ; elle ne paraît que s'il l'accompagne et ce n'est pas là un de ses moindres bienfaits." Dans le livre que nous venons de lire, ce n'est pas là non plus une des moindres remarques. Elle va plus loin qu'il ne semble. Vérité de détail, elle est le signe ou le symbole d'une plus large et plus profonde vérité. Prenons-la, méditons-la, nous tous musiciens d'Occident que nous sommes, comme une leçon de sobriété, d'épargne et de sagesse que donne le vieil Orient à notre siècle d'intempérance, de profusion et de folie.

BASE BALL.

Table with 4 columns: Team, R, H, E. Rows for New Orleans and Nashville.

Vieille histoire

Pierre Torregiano, célèbre sculpteur florentin, auteur du beau monument de Henri VII à l'abbaye de Westminster, travaillait pour un grand d'Espagne à une statue de pointillé, mais l'acheteur, fort riche, avait promis de payer l'ouvrage suivant son mérite. Torregiano fit un chef-d'œuvre, le seigneur lui-même l'admira avec enthousiasme, il ne pouvait trouver d'expression pour le louer et envoya le lendemain ses domestiques avec d'énormes sacs d'argent. A cette vue, l'artiste se crut récompensé ; mais en ouvrant les sacs, il y trouva... 30 ducats en monnaie de cuivre. Torregiano, justement indigné, saisit son marteau, brisa la statue, et chassa les domestiques avec leurs sacs en leur ordonnant de racoster à leur maître ce qu'ils venaient de voir. Le grand seigneur furieux, se rendit aussitôt chez l'ingénieur accusa l'artiste d'avoir porté la main sur l'Enfant-Jésus et feignit de frémir d'un attentat aussi affreux. En vain Torregiano soutint qu'un créateur a droit de détruire son ouvrage. L'infortuné mis à la torture, expira dans les plus horribles supplices.

Funérailles de M. Alex. Bessac

Le corps retiré du fleuve samedi dernier, en face de Chalmette, a été formellement identifié dimanche matin à la morgue comme celui de M. A. J. Bessac, le négociant qui avait disparu dans le courant du mois de mars dernier et dont on était resté depuis lors sans nouvelles. L'identification a été faite par M. F. Perignon, un beau-fils du défunt, qui a immédiatement pris charge du corps. Les funérailles de M. Bessac ont eu lieu hier matin à 10 heures et ont attiré un vaste concours d'amis et de connaissances. Le défunt appartenait à plusieurs organisations de bienfaisance et à d'autres sociétés qui avaient envoyé des délégués. M. Bessac était originaire de France et âgé de 54 ans. Il avait quitté son domicile dans la matinée du 5 mars, après avoir dit au revoir à ses enfants et avait disparu depuis lors. On suppose qu'il se sera promené sur le bord du fleuve et que dans un moment d'inattention il sera tombé à l'eau sans être aperçu de personne. M. Bessac habitait avec sa famille au no 720 rue Kerlerec. Il laisse un fils et trois filles.

Arrestation de l'escroc Bailey

O. C. Bailey, l'individu qui dans le courant de l'été dernier avait loué un bureau dans le Bâtiment Audubon et avait réussi à faire une quantité de dupes en envoyant des circulaires par la poste, a été finalement arrêté samedi matin à Salt Lake City, Utah, par les inspecteurs fédéraux. Lors de son arrestation, Bailey avait un peu de whisky sur lui, mais il n'avait pas de portefeuille, et avait été traduit devant la Cour Fédérale de notre ville. Bailey avait trouvé un moyen fort ingénieux pour se procurer de l'argent. Il insérait des réclames dans le journal, annonçant qu'à l'occasion du 9ème anniversaire de la naissance de O. C. Bailey & Co., il faisait l'honneur de sacrifier de l'argent à sa fidèle clientèle 12 litres de whisky de première qualité pour la minime somme de 5 dollars. L'argent, naturellement, devait être versé à l'avance. En quelques jours l'habile escroc réussit par ce moyen à se procurer plusieurs milliers de dollars, puis un beau matin leva le pied. Inutile d'ajouter que jamais aucun de ses clients ne reçut les 12 litres promis. Bailey devra répondre devant la Cour fédérale à une accusation d'usage de la poste dans un but frauduleux.

Un singulier procès

Il est rare qu'un monnaie soit conduit de son vivant, à revendiquer la propriété de son alevé. C'est cependant ce qui arrive à un certain Albert Nyström, de Stockholm. Nyström, il y a vingt ans, n'était encore qu'un pauvre diable qui, un jour vendit contre une somme une fois versée son alevé, livrable "post mortem", entendu, à l'Institut anatomique royal qui, à cette époque, recherchait des os de choeur. Le produit de ce singulier marché fructifère entre les mains du désespéré, qui est aujourd'hui millionnaire. Mais avec le temps, sa manière de voir a été modifiée, il voudrait rentrer en pleine possession de lui-même, y compris ses ossements. Donc, Nyström, ces temps derniers, engagea un procès contre l'Institut pour faire cesser le marché d'autant. Ce procès, il vient de le perdre. Et, même mieux, il a été condamné à payer une indemnité à l'Institut pour s'être fait arracher deux dents sans autorisation.

Discipline

Qui niera que l'armée allemande n'est pas bien organisée ? La moindre infraction à la discipline y est sévèrement punie. Un soldat qui, récemment, a tenté de se suicider et est maintenant aveugle et à la mâchoire fracassée, vient d'être condamné à dix-sept jours d'emprisonnement, non pas pour avoir essayé de se tuer, mais pour avoir dérobé la balle avec laquelle il avait tenté de se donner la mort.

VOL.

Samedi dernier des voleurs se sont introduits dans le magasin de Paul V. Lacoste, rue Decatur 521, et en ont emporté des objets d'une valeur de \$20.

IVRESSE.

Un vil émoi régnait à l'angle des rues Canal et Royale hier après-midi vers cinq heures, où, disaient, un homme avait été écrasé et tué par un car urbain. L'ambulance avait été mandée, et en arrivant sur les lieux les étudiants ont constaté qu'un nommé John G. Dyer, qui était ivre, était tombé d'un car de la ligne St Charles et n'avait pu se relever.

Il a été examiné par les médecins qui ont dit qu'il n'avait pas été blessé. Les agents de police ont pris charge de l'individu et l'ont conduit au poste du troisième precinct.

McLeod est condamné à 15 mois d'emprisonnement.

Emmet E. McLeod, ancien commis du bureau de l'ingénieur fédéral à la Nouvelle-Orléans, reconnu coupable de détournement par un jury de la cour de circuit, a été condamné hier à 15 mois de détention dans le pénitencier fédéral d'Atlanta par le juge Shepperd. En prononçant la sentence le juge a déclaré à McLeod que sa peine pourrait être réduite d'un tiers si sa conduite au pénitencier ne laissait rien à désirer.

L'état de William Nagel est désespéré.

William Nagel, le jeune homme de 17 ans qui dans un accès de désespoir amoureux s'est donné un coup de couteau au côté gauche de la poitrine, samedi soir, au domicile de sa bien aimée, est toujours dans un état critique et les médecins de l'Hôpital de Charité doutent de son rétablissement. La saignée de couteau a pénétré à une ou deux lignes au-dessus du cœur, et une hémorragie interne est à redouter. Hier matin le jeune désespéré était en proie à une violente fièvre et à de fréquents accès de délire. Son amie, Mme Georgie Peterson, a passé une grande partie de la journée au chevet du moribond, manifestant un intense chagrin. La jeune femme a déclaré à plusieurs personnes que si Nagel mourrait elle ne tarderait pas à le rejoindre dans la tombe.

Feuilleton

DE

L'ABELLE DE LA N. O.

Commencé le 27 Mai 1910

LA FILLE SAUVAGE

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR

JULES MARY

PREMIÈRE PARTIE

L'OISEAU TOMBÉ DU NID

111

A QUI L'ENFANT ?

Suite.

Minute douloureuse à vivre et qui est été mortelle, si Gervoise, tout à coup, ne s'était pas mise à rire en disant :

— Eh ! mes bonnes gens, il ne faut pas être si timides... Nous ne vous mangerons pas... Approchez... Voulez-vous qu'on révèle la petite ?

Ce seul mot rendit à Jacqueline tout son sang-froid : Liliane révéla, la menace était la même, le danger non moins grand...

— Non, non, dit elle... puis-que elle repose, laissez-la dormir. Et s'adressant au père et à la mère Danloup, en permissionnant sa voix :

— Monsieur et madame n'ont pas besoin qu'on révèle la petite... Ils la reconnaîtront bien sans cela... s'ils doivent la reconnaître... N'est-ce pas, monsieur ?... N'est-ce pas, madame ?

— Oh ! toi, femme, dit Gervoise, tu es sur le chemin d'aimer cette gosse comme si elle nous appartenait...

Gervoise était le mari de Jacqueline Danloup et Mathurine comprit cela. Oui, oui, il fallait se taire !... Mais si l'enfant s'éveillait ?

Gervoise continuait de rire : — Alors, approchez... regardez l'objet... la vue n'en coûte rien...

voyant qu'ils ne disaient rien, qu'ils se consultaient comme des étrangers vis-à-vis d'elle, la pauvre femme se crut, une fois encore, hors de péril. Oui, les deux vieux, dans la simplicité de leur esprit, s'étaient rendu compte de ce drame du silence. L'enfant chez la mère ! L'enfant chez le mari, ignorant de la faute passée ! Quel terrain glissant sur lequel le moindre faux pas pouvait faire rouler dans l'abîme.

En tremblant bien fort, Danloup murmura lorsqu'il passa devant la bonne femme :

— Madame, vous permettez que nous la regardions... — Oui... faites !

Comment, en-elle le courage de prononcer ces deux mots ? Et Mathurine eut même entendre que Jacqueline, très bas, avait ajouté :

— Vous me sauvez, merci... L'homme et la femme se penchaient au-dessus du lit. Heureusement, ils tournaient le dos à Gervoise. Ils semblaient examiner l'enfant avec attention. Hélas ! ils ne la voyaient pas, en ce moment. Avaient-ils en besoin de la regarder longtemps pour la reconnaître. Est-ce que, au premier pas qu'elle avait fait dans cette chambre, leur conviction n'avait pas été absolue ? Et à présent, leurs yeux étaient pleins de larmes, et goutte à goutte, cela tombait sur les cheveux blonde de Liliane comme une rosée amère...

— Eh bien, demandait Gervoise, est-ce votre enfant ? Elle secouait la tête. Jacqueline, le cœur étroit, assistait à cette scène étrange, comme si elle en avait été à cent lieues, ou comme si elle n'y avait rien compris.

Mais Gervoise s'aperçut de l'émotion des Danloup. — Qu'est-ce que vous avez ? Vous pleurez, mes bonnes gens ? — Oui ! — Et pourquoi donc ?

Cette parole était de trop. O-la arrive parfois dans les douleurs trop fortes. Un mot fait déborder le vase. Mathurine étouffa des sanglots, en appuyant son mouchoir sur ses lèvres frémissantes. Silencieusement Danloup, lui, continuait de pleurer...

— Mais Gervoise s'aperçut de l'émotion des Danloup. — Qu'est-ce que vous avez ? Vous pleurez, mes bonnes gens ? — Oui ! — Et pourquoi donc ?

Cette parole était de trop. O-la arrive parfois dans les douleurs trop fortes. Un mot fait déborder le vase. Mathurine étouffa des sanglots, en appuyant son mouchoir sur ses lèvres frémissantes. Silencieusement Danloup, lui, continuait de pleurer...

— Mais Gervoise s'aperçut de l'émotion des Danloup. — Qu'est-ce que vous avez ? Vous pleurez, mes bonnes gens ? — Oui ! — Et pourquoi donc ?

Cette parole était de trop. O-la arrive parfois dans les douleurs trop fortes. Un mot fait déborder le vase. Mathurine étouffa des sanglots, en appuyant son mouchoir sur ses lèvres frémissantes. Silencieusement Danloup, lui, continuait de pleurer...

vous tremper ?... Les yeux dans les yeux de Jacqueline, Danloup répondait à Denis :

— Oh ! oui, trop certains, hélas !... Les yeux de Danloup demandaient à Jacqueline, dans leur angoisse :

— Est-ce bien cela qu'il faut lui dire ? Et les yeux de la mère, non moins éloquents, répondaient :

— Oui... et merci d'avoir pitié de moi et d'avoir compris ma détresse... Gervoise, lui, se grattant les cheveux, balbutiait :

— Pourquoi, mes braves, si vous êtes venus d'aussi loin, ça n'est pas pour des promesses ni pour le plaisir de dépenser votre argent... vous avez vu le signalement de la gosse dans les journaux et vous avez vu le portrait qu'on a publié d'elle. Si vous avez entrepris un pareil voyage, c'est donc que vous êtes à peu près sûrs de votre affaire... — Oui, nous pensions, balbutiait Mathurine... et partant... — Pourquoi ce n'est pas elle... non, ce n'est pas elle, disait Danloup.

— Si on la révélait, vous pourriez voir ses yeux ? — Oh ! c'est bien inutile, fit Jacqueline... reprise de terreur.

Et Danloup, arrêtant Gervoise qui déjà s'approchait du lit : — Inutile, oui, voyez-vous...

ce n'est point parce qu'elle serait éveillée que nous dirions plus sûrement que c'est elle... Non, ce n'est pas elle... Le signalement portait des cheveux blancs et des yeux noirs... la nôtre aussi avait des cheveux blancs, ses yeux étaient des yeux noirs... mais ses cheveux n'étaient pas de cette nuance... non, ils étaient blancs, mais bien plus foncés... et surtout, surtout, pas si longs... N'est-ce pas, femme ? que la nôtre avait les cheveux beaucoup plus courts ?

— Oh ! oui, on les lui avait coupés l'an dernier, mentit la bonne vieille, tandis que, bien sûr, jamais les cheveux n'ont touché les cheveux de cette petite mignonne... — Ce n'était pas votre fille ?... C'était votre petite-fille, peut-être ?... — C'était une enfant que nous aimions comme si elle avait été de notre sang. — Comment a-t-elle donc disparu ?

— Nous ne savons pas... Nous l'avions laissée toute seule, chez nous, endormie. Et quand nous sommes rentrés, elle n'était plus là... Et depuis, pas de nouvelles !

Pris au dépourvu, et perdant la tête, c'était tout ce qu'elle avait trouvé, comme mensonge. Gervoise était trop loin de soupçonner pour ne pas le croire. Il dit, avec une brusquerie qui cachait

mal sa pitié pour la petite abandonnée :

— Alors, va falloir la confier à l'Assistance... C'est une enfant de l'amour... et ça me paraît un coup monté par la mère qui a voulu s'en débarrasser... Dire qu'il y a des mères assez infâmes pour commettre des crimes pareils !...

Les yeux dans les yeux de Jacqueline, Mathurine disait :

— L'Assistance publique ?... Vous croyez que, vraiment ?... Ce serait si affreux... que... non, ce n'est pas possible... pas possible... N'est-ce pas, madame... vous qui avez l'air de l'aimer déjà cette petite. N'est-ce pas que vous aimez comme moi... Mais elle n'est pas bonne, la bonne vieille de la réponse de Jacqueline. Cette réponse elle la lisait, ardente, passionnée, dans un regard maternel. Dans ce regard, il y avait je ne sais quelle inadmissible résolution... d'amour... de dévouement... de sacrifice... Non, non, ils en étaient sûrs, que fut le drame à venir, jamais plus cette enfant ne quitterait sa mère... Et Danloup, voulant se faire comprendre de Jacqueline seule, et lui montrer en même temps que lui-même avait compris, Danloup ajoutait en branlant la tête :

— Oh ! elle est trop gentille... et toute cette histoire a fait trop de bruit... Quand on saura que personne ne la réclame et que